

# EMORY DOUGLAS, IMAGES POING LEVÉ

LE PAPIER DU JOURNAL A JAUNI ET SES BORDURES LAISSENT APPARAÎTRE, ICI ET LÀ, QUELQUES CRAQUELURES. POURTANT, L'ENCRE QUI IMBIBE LES PAGES DE L'HEBDOMADAIRE *THE BLACK PANTHER* N'A PAS PERDU DE SON INTENSITÉ ET LAISSE APPARAÎTRE UN DESSIN AUSSI PALPITANT QUE SON PROPOS RESTE PERTINENT, PLUS D'UN DEMI-SIÈCLE APRÈS SA PARUTION. EMORY DOUGLAS A DIRIGÉ L'ORGANE DE PRESSE DU MOUVEMENT POLITIQUE ÉPONYME, DEPUIS SA CRÉATION EN 1967 JUSQU'À LA DISSOLUTION DU MOUVEMENT. PENDANT PLUS D'UNE DIZAINE D'ANNÉES, IL A MIS SON ART AU SERVICE DE SA CAUSE, METTANT EN IMAGES L'INTÉGRALITÉ DE LA PUBLICATION. À 77 ANS, CELUI QUI PORTE LE TITRE DE MINISTRE DE LA CULTURE DU BLACK PANTHER PARTY N'A PAS PERDU DE SA VIVACITÉ, COMME LE PROUVENT CES PROPOS RECUEILLIS PAR SON GALE-  
RISTE À PARIS. ENTRETIEN AVEC BAIMBA KAMARA

**BAIMBA KAMARA** À propos du journal dont tu avais la charge, il est né plusieurs mois après la formation du Black Panther Party. Quelle a été votre motivation à créer votre propre média ?

**EMORY DOUGLAS** En avril 1967, la famille du jeune Denzil Dowell a sollicité notre aide. Leur fils venait de se faire assassiner par la police de Richmond en Californie. Les agents de police prétendaient que sa mort était justifiée. Nous avons mené une contre-enquête qui nous a permis de révéler de nombreuses incohérences. Il fallait absolument la publier. Le premier numéro faisait ainsi quatre pages, tapées à la machine à écrire sur des feuilles de papier ordinaires, avec les gros titres tracés au feutre. Au départ, je m'occupais seulement de la mise en page. Ayant étudié le graphisme, j'ai rapidement incorporé des illustrations pour appuyer les textes. Par exemple,





j'ai utilisé la figure du cochon pour caricaturer la police et dénoncer leurs bavures. Ensuite, j'ai inclus mes propres dessins pour aborder une multitude de sujets politiques, en supplément des textes.

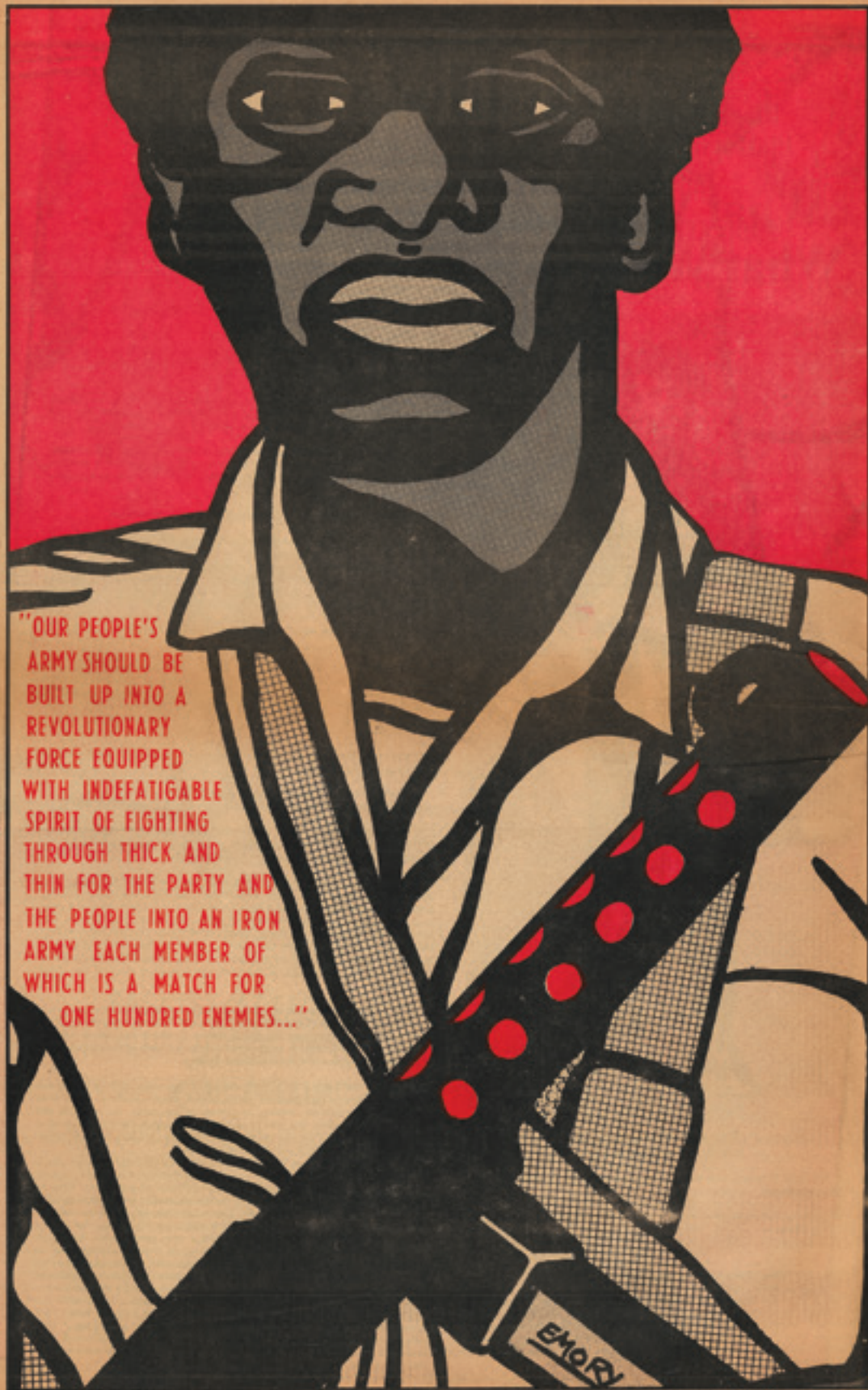
À gauche : Vue de l'exposition d'Emory Douglas, *Black Panther*, New Museum, New York, 2009.

Ci-dessus : *The Pigs will always suffer* (*The Black Panther*, February 2<sup>nd</sup>, 1971), 1971, sérigraphie sur papier journal. Courtesy of Emory Douglas / Art Resource, NY et Bim Bam Gallery, Paris.

**Le journal *The Black Panther* est le médium principal de ton œuvre, ce qui en fait le support le plus authentique. Quel rapport à l'imprimé avais-tu à l'époque, et comment celui-ci a-t-il guidé ta pratique ?**

J'étais inspiré par les images de propagande que j'avais pu voir, souvent sérigraphiées ou gravées sur bois. Les lignes avaient tendance à être épaisses et courbes. N'ayant pas accès à ces outils, je me suis servi de ce qui était à ma portée : des marqueurs, en imitant cette esthétique propre à ces techniques d'impression. Nous n'avions qu'une seule couleur en plus du noir et blanc. J'utilisais donc des motifs que je découpais et que je





"OUR PEOPLE'S  
ARMY SHOULD BE  
BUILT UP INTO A  
REVOLUTIONARY  
FORCE EQUIPPED  
WITH INDEFATIGABLE  
SPIRIT OF FIGHTING  
THROUGH THICK AND  
THIN FOR THE PARTY AND  
THE PEOPLE INTO AN IRON  
ARMY EACH MEMBER OF  
WHICH IS A MATCH FOR  
ONE HUNDRED ENEMIES..."

EMORY

collais dans l'image pour lui donner plus de matière et de profondeur. Parfois, j'intégrais même une photo. Il était primordial pour moi d'avoir quelques lignes de texte pour appuyer le propos. Ce sont ces contraintes techniques qui ont fini par définir mon style.

**Chaque parution était l'occasion de retrouver en quatrième de couverture une image en pleine page. Bien plus un outil de protestation qu'un objet journalistique : le format affiche montre bien que le journal était fait pour être brandi et vu de loin... À l'intérieur également, les images permettaient de comprendre l'actualité sans nécessairement lire les textes.**

Effectivement, j'ai progressivement mis des images dans les pages intérieures. Je tenais à ce que notre publication ait l'allure d'un magazine plus que d'un journal. On voulait lui donner du caractère autant que possible, avec le petit budget dont on disposait. Les images que j'ai créées avaient pour but de refléter ce qui définissait notre groupe : notre politique, notre philosophie et notre idéologie. Depuis le début, nous avions cette vision d'un journal accessible au plus grand nombre grâce aux photos, aux illustrations, à l'art et aux gros titres. L'information devait être saisissable d'un coup d'œil, même pour ceux qui ne pouvaient pas lire. Notre journal était distribué très largement et dans plusieurs pays, au point que certains tirages se comptaient en centaines de milliers d'exemplaires.

**Vous étiez jeunes. Tu n'avais qu'une vingtaine d'années lorsque le mouvement a pris de l'ampleur. Tu ne t'es jamais senti en danger ?**

Eh bien, toute l'organisation était en danger (*rires*). Il y avait une inquiétude, bien sûr. La police détruisait souvent nos journaux. Il était fréquent qu'ils soient endommagés avant d'arriver à destination. Parfois, le FBI allait chez l'imprimeur pour vérifier ce que nous écrivions. Je me suis même fait arrêter, mais pas autant que mes camarades qui ont terminé en prison. D'ailleurs, il y a onze *Panthers* toujours incarcérés à ce jour.

**Tu nous disais que le journal avait été fondé après l'assassinat d'un jeune Noir par la police. J' imagine que pour toi, la mort récente de George Floyd n'a rien de nouveau. Est-ce que pour autant tu as l'impression qu'il y a eu du progrès dans la manière dont la population noire est perçue aux États-Unis ?** Du progrès ? Non, non, non ! Nous avons régressé. L'intolérance a infiltré l'espace public. Que ce soit sous la gouvernance des Démocrates ou des Républicains, il y a toujours eu du racisme. Mais sous la présidence

de Donald Trump, avec sa manière décomplexée de faire preuve de xénophobie, ce phénomène a explosé. Trump a donné de l'écho aux suprémacistes blancs et a encouragé toutes les violences auxquelles nous assistons. Ces gens sont des chasseurs d'esclaves. Ils essaient de cantonner les Noirs à une place bien particulière. C'est du racisme pur et dur. La mort de George Floyd est l'étincelle qui a allumé un soulèvement populaire et une envie de revanche. Quand tu regardes cette vidéo, tu vois quelqu'un qui se fait tuer par la police en pleine rue pendant 8, quasiment 9 minutes. Les violences policières continuent à être perpétrées. Il faut punir les responsables de ces bavures.

**Tu es souvent présenté comme un activiste. Comment t'es-tu senti accueilli par le monde de l'art ?**

On s'en fichait, du monde de l'art. Notre monde, c'était notre communauté. Grâce au journal, mon art était présent dans les magasins de quartier, sur les murs et dans les rues. C'était ça, notre galerie. À l'époque, il y avait des groupes d'artistes qui essayaient de se faire accepter par les musées. Il y avait quelques galeries dirigées par des Noirs, à petite échelle. Mais nous savions aussi que certaines personnes en charge dans les institutions artistiques ne partageaient pas nos valeurs et ne portaient pas notre cause dans leur cœur, loin de là. Attention, je ne veux pas dire qu'il ne faut pas faire d'expositions. Il faut juste que les gens soient informés et sachent où ils mettent les pieds. Nous avions notre exposition chaque semaine dans le journal et on y réunissait des milliers de visiteurs.

**Depuis ton exposition personnelle au Museum of Contemporary Art de Los Angeles en 2007, ton œuvre diffusée dans *The Black Panther* est régulièrement montrée dans des musées aux États-Unis, mais aussi à travers le monde. Est-ce que cela représente un accomplissement à tes yeux ?**

Aujourd'hui, les musées et les institutions réalisent qu'il y a une production artistique très forte qui existe en dehors de leurs radars habituels. Mon travail appartient à un contexte historique, il participe à une histoire de l'Amérique récente. Avant mon exposition au MoCA de Los Angeles, Sam Durant m'avait invité à participer à une conférence. De nombreux activistes ont fait le déplacement. Près de 400 personnes sont venues. Le musée a vu le pouvoir de ce type d'exposition à rassembler d'autres publics. Le même pouvoir que l'on perçoit dans le graffiti ou le *street art*, cette capacité à toucher la population d'une manière directe. Les musées essaient de s'en servir à leur avantage. Je n'ai pas de soucis avec ça, tant que l'on ne me demande pas d'adoucir mon propos. ■